Notes sur les pratiques spatiales de la ruralité et de l'urbanité dans le monde alpin (XVIIIe-XXIe siècle)

Autor(en): **Lorenzetti, Luigi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **71 (2021)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-919523

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notes sur les pratiques spatiales de la ruralité et de l'urbanité dans le monde alpin (XVIIIe–XXIe siècle)

Luigi Lorenzetti

Notes on the spacial practices of rurality and urbanity in the alpine region (18th–21st centuries)

Faced with the despatialization of historical dynamics that accompanies the globalization of the end of the 20th century, the rise of the spatial turn reflects the need to apprehend space as a factor participating directly in the construction of social and cultural facts. As a precursor of this turning point, Henri Lefebvre considers that the objectivity of space is defined by the material practices of social reproduction. Through this perspective, the article proposes to read the vicissitudes of the Alpine Space as a product and producer of urbanity and rurality. In particular, the article attempts to deconstruct the relationship, built by modernity, around the double antinomy of «centre/periphery» and «rurality/urbanity», while showing that if the notions of urbanity and rurality have been questioned in their territorial and landscape dimension, they remain useful categories for reading the ways in which individuals and communities have constructed (and continue to construct) their relationship to space in relation to material practices and symbolic codes and representations.

Considéré comme consubstantiel à la géographie,[1] l'espace a été questionné en tant que «milieu», «environnement», «territoire», «lieu», «paysage», ces catégories exprimant les multiples orientations épistémologiques qui guident les approches à la dimension spatiale. Ces dernières se sont focalisées, selon les cas, sur les processus d'adaptation et de transformation de l'environnement, sur les modèles d'organisation du territoire par rapport aux systèmes de production et de distribution, sur les systèmes d'appropriation (politique, juridique, économique, etc.) à la base de la construction des lieux, sur les systèmes perceptifs et de représentation des paysages, entre autres.

À partir des années 1980, la mondialisation et la révolution numérique ont accéléré la mutation en cours du rapport de l'homme à l'espace. La déspatialisation des dynamiques historiques et la «compression spatiale» des cultures[2] ont scellé la fin de la séparation entre le sujet et l'objet et, par

1 Une critique à cette assertion est développée par Reynaud Alain, La notion d'espace en géographie, in: Travaux de l'Institut Géographique de Reims n° 5 (1971), pp. 3–14 (en ligne: https://www.persee.fr/doc/tigr_0048-7163_1971_num_5_1_926).

2 Cf. David Harvey, La crisi della modernità. Alle origini dei mutamenti culturali, Milano 1997 (éd. or. 1989), pp. 247–374.

conséquent, la mise en question de la conception géométrique de l'espace, telle qu'elle a été élaborée par la modernité.[3]

C'est en réaction à cette évolution qu'il faut lire les tendances ayant émergé en ces années au sein des sciences humaines et sociales dans la façon d'interroger l'espace. Le *spatial turn*, notamment, a exprimé la nécessité de redonner une place centrale à l'espace à travers l'idée que ce dernier n'est pas le simple reflet passif des tendances sociales et culturelles, mais un facteur qui participe directement à leur construction.[4] Cette perspective a ses racines dans l'idée de H. Lefebvre que l'espace est le fruit de pratiques sociales et que chaque société produit son espace[5]. Plus particulièrement, selon le sociologue et philosophe français, l'espace est «un rapport social inhérent aux rapports de propriété et aux forces productives».[6] Il s'en suit que l'espace (ainsi que le temps) ne possède pas de significations objectives indépendantes des processus matériels et que son objectivité est définie par les pratiques matérielles de la reproduction sociale.[7] Sur la base de ce postulat, Lefebvre conçoit la production de l'espace autour de trois dimensions. La première (l'espace *perçu*) est celle des pratiques spatiales matérielles se référant aux flux et aux interactions d'ordre physique qui ont lieu dans l'espace et à travers l'espace dans le but d'assurer la production et la reproduction sociale. La deuxième (l'espace *conçu*) est celle des représentations de l'espace incluant les signes, les codes et la connaissance permettant aux pratiques matérielles d'être discutées et comprises. Enfin, la troisième (l'espace *vécu*) est celle des espaces de représentation, c'est-à-dire l'espace des inventions mentales qui élaborent de nouvelles significations ou possibilités pour les pratique spatiales.[8] Les relations dialectiques entre ces trois dimensions – celles de la production matérielle, de la production de savoir et de la production de significations – sont au cœur de la tension à travers laquelle, selon Lefebvre, on peut lire l'histoire des pratiques spatiales.[9]

La deuxième réponse qui a émergé face à la dissolution de l'espace géométrique de la modernité est celle issue des études sur le paysage. Longtemps lié à l'idée d'espace contemplé à partir d'un point d'observation – renvoyant donc à sa dimension subjective, formelle et esthétique – depuis quelques années le paysage est abordé en tant que phénomène culturel, produit d'une société

3 Giacomo Marramao, Spatial turn: spazio vissuto e segni dei tempi, in: Quadranti – Rivista Internazionale di Filosofia Contemporanea 1/n° 1 (2013), pp. 31–37.

4 Barney Warf, Santa Arias (éds), The Spatial Turn: Interdisciplinary Perspectives, London/New York 2009.

5 Henri Lefebvre, La production de l'espace, Paris 2005 (1ère ed. 1974).

6 *Ibid.*, p. 102.

7 Harvey, La crisi della modernità, *op. cit.*, pp. 250–251.

8 *Ibid.*, pp. 268–269.

9 Cf. Jean-Yves Martin, Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre, in: Articulo – Journal of Urban Research 2 (2006) (en ligne: http://journals.openedition.org/articulo/897, DOI: 10.4000/articulo.897).

établie sur un territoire.[10] Pour D. Cosgrove, notamment, le paysage est une façon de regarder, projetée sur le territoire et liée à des constructions sociales et culturelles.[11] Ceci implique la possibilité d'attribuer à chaque objet (indépendamment de sa valeur artistique ou esthétique) la capacité d'établir des liens significatifs avec l'espace qu'il organise en tant que paysage.[12] Ce virage conceptuel a le mérite d'avoir désenclavé les études sur le paysage de leur dimension perceptive et esthétique,[13] tout en leur ouvrant de nouvelles lignes interprétatives, telles que celles inaugurées à travers les notions de paysages du quotidien, de paysages de la production, de paysages de l'énergie, de paysages sonores, etc.

Ces perspectives sont d'autant plus fécondes face aux limites que dénotent les catégories spatiales relevant de la modernité. Ainsi, l'antinomie qui oppose le paysage rural au paysage urbain s'avère opérative lorsqu'elle s'intègre dans un modèle de type hiérarchique, construit sur les relations (asymétriques) entre le centre et la périphérie. Elle est par contre mise en défaut face à des modèles qui répondent à d'autres logiques. Comment rendre compte, par exemple, du mitage territorial et de la périurbanisation qui depuis les années 1970 caractérisent les dynamiques paysagères de la plupart des fonds de vallée de l'arc alpin?[14] La triplicité de la production de l'espace postulée par Lefebvre offre d'utiles repères pour lire ces dynamiques et, plus généralement, pour cerner le devenir de l'espace alpin en tant que produit et producteur d'urbanité et de ruralité.[15] En ce sens, l'analyse qui suit tente de déchiffrer les catégories de la ruralité et de l'urbanité dans l'espace alpin à travers les trois dimensions de la production de

10 Carlo Tosco, Il paesaggio come storia, Bologna 2007, p. 104.

11 Cf. David Cosgrove, Realtà sociali e paesaggio simbolico, Milano 1990 (éd. or. 1984).

12 Tosco 2007, *op. cit.*, p. 105.

13 Ainsi, selon B. Fritsche, l'analyse historique des transformations de l'espace devrait être dépouillée de ses «superstructures mythologiques», c'est-à-dire des représentations et des discursivités qui incrustent l'observation des dynamiques paysagères. Cf. Bruno Fritsche, Stadt und Land im 19. und 20. Jahrhundert, in: Ulrich Pfister (éds), Stadt und Land in der Schweizer Geschichte: Abhängigkeiten – Spannungen – Komplementaritäten, (coll. *Itinera*, 19), Basel 1998, pp. 89-109 (108). Sur cette même ligne, cf. Jon Mathieu, Introduction. Le paysage en tant que processus historique, in: Jon Mathieu, Norman Backhaus, Katja Hürlimann, Matthias Bürgi (éds), Histoire du paysage en Suisse. De la période glaciaire à nos jours, Neuchâtel 2018, pp. 9–23 (10).

14 Cf. Martin Vanier, Qu'est-ce que le tiers-espace?, in: Revue de géographie alpine 88/n° 1 (2000), pp. 104–113; Bernard Debarbieux, Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes? À propos de la ville, de la campagne, du périurbain et de quelques autres objets conventionnels», in: Samuel Arlaud, Yves Jean, Dominique Royoux (éds), Rural-urbain. Nouveaux lieux, nouvelles frontières, Rennes 2005, pp. 33–43.

15 Il vaut la peine de relever que Lefebvre a posé les bases de ces notions dans les années 1940, lors de ses études sur les Pyrénées, à savoir un territoire rural de montagne. Durant ces années, il formula l'idée que la *production de territoire* et la *production de communauté* sont des processus interdépendants et que l'espace est le produit – matériel, conceptuel et expérimental – de pratiques sociales. Cf. Łukasz Stanek, The social production of mountain landscape. Henri Lefebvre's research on the Pyrenees (1943-1954), in: M. Burkhalter, C. Sumi (éds), Der Gotthard – Il Gottardo. Landscape, Myths, Technology, Zürich 2016, pp. 107-115.

l'espace. En particulier, sera appréhendée la place que ces trois dimensions ont eu dans la production des Alpes en tant qu'espace de ruralité et d'urbanité.

L'urbanité alpine avant la modernité industrielle

L'urbanité niée et l'urbanité revendiquée

Au XVIIIe siècle, l'esthétisation des paysages alpins à travers les catégories du bucolique, du pittoresque et du sublime ont conféré aux Alpes une identité intimement rurale se traduisant dans l'attribution à leurs habitants de modes de vie et de valeurs antithétiques à la ville et à la civilisation urbaine. La liberté, l'indépendance, mais aussi la simplicité des mœurs, la sobriété, la symbiose avec la nature ont été dressées en tant que fondements identitaires du *pays des bergers.*[16] L'idéalisation de la vie alpestre et l'image arcadienne de la ruralité montagnarde telle qu'elle a été décrite par A. von Haller ont été conçues dans le but de dénoncer la corruption de la vie urbaine et la dégénération de ses mœurs.[17] En même temps, elle a conféré à la périphérie alpine une valeur morale positive grâce au progrès social dont elle était porteuse. À travers l'identification des hautes terres de l'*Hirtenland* helvétique avec le monde arcadien, l'espace *vécu* de Haller a défini un imaginaire qui traduisait un monde épargné des bouleversements de la modernité urbaine,[18] mais en contraste avec l'espace *perçu*, se matérialisant dans les nombreuses traces d'urbanité que le monde alpin avait assimilé avant l'éclosion de la modernité industrielle. Les alpages de l'Oberland bernois étaient d'ailleurs depuis longtemps intégrés dans l'économie marchande et d'exportation promue par les élites urbaines du Plateau et par les *patriotes économiques*, partisans du développement des capacités productives de tous les secteurs de l'économie.[19] À l'époque moderne, c'est d'ailleurs à travers les trafics

16 Cf. François Walter, Rappresentazione sociale e organizzazione del territorio in Svizzera (dal XVIII al 1914), in: E. Martinengo (coord. éds), Le Alpi per l'Europa. Una proposta politica. Economia, territorio e società. Istituzioni, politica e società, Milano 1985, pp. 277–307.

17 Peter Von Matt, La Svizzera tra origini e progresso, Locarno 2015, pp. 36–53 (éd. or. 2012). Cf. aussi Barbara Mahlmann-Bauer, «Die Alpen» Albrecht von Hallers: Landschaftsgemälde, wissenschaftliche Hypothesenbildung und verborgene Theologie, in: Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern 66 (2009), pp. 9–27.

18 Cf. Guy Marchal, Das «Schweizeralpenland». Eine imagologische Bastelei, in: G. P. Marchal, A. Mattioli (éds), La Suisse imaginée. Construction d'une identité nationale, Zürich 1992, pp. 37–49; Jon Mathieu, La perception des Alpes: problèmes de la périodisation historique, in: J. Mathieu, S. Boscani Leoni (éds), Les Alpes! Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance, Berne 2005, pp. 53–72.

19 Sur ce thème et sur le rôle de la *Société économique de Berne*, créée en 1759, cf. Gerrendina Gerber-Visser, Martin Stuber, Brachliegende Ressourcen in Arkadien. Das Berner Oberland aus der Sicht Albrecht von Hallers und der Ökonomischen Gesellschaft Bern, in: Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern 66 (2009), pp. 61–83; Gerrendina Gerber-Visser, Die Ressourcen des Landes. Der ökonomisch-patriotische Blick in den Topographischen Beschreibungen der Ökono-

marchands et les pratiques migratoires que les Alpes assimilent l'air de l'urbanité. À la fin du XVIIe siècle, un notaire du Mendrisiotto relève à cet égard qu'en ville «anche li siocchi si rafinano»[20] alors que, d'après un curé du val Blenio, durant leurs séjours en ville les migrants d'Olivone apprennent le «civil contegno»[21] et ont l'occasion de perfectionner leur formation culturelle et de s'instruire en lisant des livres qu'ils ramènent chez eux. M. T. Bourrit observe d'ailleurs qu'il est assez courant de voir des «livres faire partie de l'ameublement rustique des bergers».[22] Même les pratiques alimentaires (la consommation de café, de chocolat, d'agrumes, etc.), le goût vestimentaire (l'achat d'habits de coupe urbaine), ou les articles de luxe (l'achat en ville de vaisselle, de meubles et de tapis de qualité, de tableaux, de bijoux, etc.) traduisaient, chez les familles les plus aisées des villages de montagne, l'ostentation d'urbanité,[23] signe de supériorité et de prestige social. D'ailleurs, nombre de bourgs alpins, nonobstant leur symbiose avec la ruralité environnante, affichent à travers l'architecture les signes de leur identité urbaine. Au début du XVIIe siècle, l'érudit comasque Quintilio Passalacqua décrit le bourg de Piuro (Valchiavenna) comme une localité remplie de belles maisons, avec d'amples cours et des porches avec des colonnes. À l'intérieur, elles comptent de grandes salles décorées avec de peintures, de superbes poêles à l'allemande, des tapisseries flamandes, des fauteuils en velours, de somptueuses argenteries et des coffres raffinés et finement taillés.[24] Près d'un siècle et demi plus tard, en 1757, l'écrivain allemand David Cranz définit le bourg de Chiavenna comme «Der Pündtner London», à savoir «la Londres des Grisons»[25] en raison de la vivacité de sa vie économique et commerciale.

---

mischen Gesellschaft Bern (1759–1855), Baden 2012; Marcus Popplow, Die Ökonomische Aufklärung als Innovationskultur des 18. Jahrhundert zur optimierten Nutzung natürlicher Ressourcen, in: M. Popplow (éds), Landschaften agrarisch-ökonomischen Wissen. Strategien innovativer Ressourcennutzung in Zeitschriften und Sozietäten des 18. Jahrhunderts, München 2010, pp. 3–48.

20 «Même les simplets s'affinent». Cf. Martinola Giuseppe, Lettere dai paesi transalpini degli artisti di Meride e dei villaggi vicini (XVII–XIX), Bellinzona 1963, p. XXI.

21 «Les bonnes manières». Cf. Giuseppe Gallizia, Libro degli esametri ossia dei carmi eroici della Valle di Blenio, Lugano 1981. Cité par Raffaello Ceschi, Rusticità e urbanità, in: Raffaello Ceschi, Nel labirinto delle valli. Uomini e terre di una regione alpina: la Svizzera italiana, Bellinzona 1999, pp. 59–74 (72).

22 Cité dans Claude Reichler, Roland Ruffieux, Le voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XXe siècle, Paris 1998, p. 333. La lettre de Bourrit est de 1776.

23 Cf. la reconstruction minutieuse sur les Pedrazzini et leur maison à Campo Vallemaggia effectuée par Francesca Chiesi Ermotti, Le Alpi in movimento. Vicende del casato dei mercanti migranti Pedrazzini di Campo Vallemaggia (XVIII s.), Bellinzona 2019, pp. 71–79.

24 Cf. Olimpia Aureggi, I Lumaga di Piuro e di Chiavenna. Ricerche su patriziato e nobiltà dell'alta Lombardia, in: Archivio storico lombardo 89 (1962), pp. 222–289 (244).

25 Guglielmo Scaramellini, *Der Pündtner London:* commercio, finanza e manifattura nel borgo e nel contado di Chiavenna nei secoli XVI–XIX, in: Giovanni Luigi Fontana, Andrea Leonardi, Luigi Trezzi (éds), Mobilità imprenditoriale e del lavoro nelle Alpi in epoca moderna e contemporanea, Milano 1998, pp. 239–268.

L'urbanité ne s'arrête toutefois pas aux bourgs commerciaux. Même les communautés de montagne sont parfois perçues et décrites par les voyageurs du XVIIIe siècle comme de petites villes.[26] Inattendues – en raison du fait que ces localités ne comptaient habituellement que quelques centaines d'habitants – ces témoignages se reflètent dans la pensée architectonique contemporaine. Aldo Rossi aussi considérait les villages sudalpins du passé comme de petites villes, car ils exprimaient les rapports entre les espaces publics et les espaces privés selon un langage typiquement urbain.[27] En même temps, les habitations des familles enrichies grâce à l'émigration – notamment celles des nombreux marchands et négociants et celles des entrepreneurs du bâtiment actifs au XVIIe et au XVIIIe siècle dans les quatre coins du continent[28] – affichaient un langage architectonique qui traduisait un espace *perçu* lié au milieu rustique et à ses contraintes, mais qui simultanément confiait à l'espace *vécu* son urbanité à travers les décors des espaces intérieurs. Ainsi, selon J. Michelet, la maison engadinoise – qu'il compara à une coquille – «regarde surtout en dedans. Il est à lui son monde et ne désire rien du dehors. Tout au plus un jardin minime est à ses côtés [...]».[29] Une remarque analogue est faite quelques décennies plus tôt par K. V. von Bonstetten en décrivant la maison des Remonda, une famille de Comologno qui s'est enrichie grâce aux activités commerciales qu'elle menait dans la ville de Chartres: «À Comologno il y a une belle maison bâtie selon le goût français [...]. Certaines chambres sont meublées selon le style français, avec de beaux planchers, des tapis et des cheminées et on y trouve même une bibliothèque».[30] En conjuguant la rusticité aux modèles urbains,[31] les migrants et les élites locales produisaient donc un espace où l'urbanité était revendiquée tout en dialoguant avec la ruralité qui continuait à façonner le rapport de ces demeures avec le cadre productif local.[32] Autrement dit, les Alpes ont été un espace de pénétration

26 Ainsi, aux yeux de H. M. Williams, Airolo était «un village considérable ou, encore mieux, une petite ville aux pieds du St. Gothard» (Renato Martinoni, Viaggiatori del Settecento nella Svizzera italiana, Locarno 1989, p. 373, trad. de l'auteur), alors que d'après K. V. von Bonstetten le village de Loco dans le Val Onsernone, «ressemble à une ville» (Karl Viktor von Bonstetten, Lettere sopra i baliaggi italiani, Locarno 1984 (éd. or. 1800-1801), p. 54).

27 Aldo Rossi, Eraldo Consolascio, Max Bosshard, La costruzione del territorio. Uno studio sul Canton Ticino, Milano 1986, pp. 21-22.

28 Raffaello Ceschi, La «città» nelle montagne, in: Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen 5 (2000), pp. 189-204 (193).

29 Jules Michelet, La montagne, Paris 1868, pp. 318-319.

30 Karl Viktor von Bonstetten, Lettere, *op. cit.*, p. 66 (trad. de l'auteur).

31 Ceschi, Rusticità e urbanità, *op. cit.*, pp. 72-74.

32 À cet égard, cf. la description des maisons de maître de Poschiavo faite par Diego Giovanoli, Capire il costume urbano degli abitati storici nelle Alpi, in: Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen 16 (2011), pp. 71-89 (82).

de langages architectoniques exogènes qui ont été réinterprétés et remodelés sur la base des pratiques spatiales (matérielles et immatérielles) locales.[33]

Il en va différemment à partir du XIXe siècle lorsque l'urbanité architecturale acquit de nouvelles significations. L'ostentation de la réussite économique à travers les habitations n'était plus liée au souci d'affirmer son propre enracinement lignager mais plutôt à celui de renouer le lien avec son propre lieu d'origine, même s'il était désormais réduit à des séjours temporaires. À la fin du XIXe et au début du XXe siècles, nombre de communautés alpines ont ainsi été «colonisées» par des demeures bâties par d'anciens migrants. Dans les vallées tessinoises[34] et grisonnes,[35] comme dans les vallées alpines françaises et italiennes, les migrants les plus fortunés ont bâti des demeures pour leurs vacances d'été dont l'architecture exprime un langage résolument urbain et inspiré par l'éclectisme. Barcelonnette, une localité des Alpes de Haute-Provence, est aujourd'hui célèbre pour ses nombreuses villas entourées de parcs. Tout en évitant l'appel aux nouveaux modèles architectoniques coloniaux des années 1870–1930, la localité a ainsi pris l'air d'un centre de villégiature, une sorte d'«annexe de la Côte d'Azur» dans les Alpes,[36] l'espace de représentation que traduit son paysage étant le reflet de sa déconnexion des pratiques spatiales locales.

L'urbanité imposée et l'urbanité ruralisée

Recherchée et revendiquée, l'urbanité alpine était aussi imposée, voire subie, lorsque les représentations de l'espace s'orientaient vers la modification des pratiques spatiales exprimées par l'espace *perçu*. À la fin du XIXe siècle, les projets de reconstruction des villages engadinois détruits par les incendies témoignent de la tension entre les plans et la notion de l'espace des urbanistes et des architectes d'une part et les pratiques spatiales des habitants d'autre part. Ainsi, la reconstruction des villages de Lavin et de Seewis après les incendies qui les ont ravagés s'est faite sur la base de normes qui ont modifié en profondeur la forme de l'habitat et son espace *perçu*. À Lavin, le village – caractérisé par des ruelles irrégulières, de petites places et des maisons rassemblant sous le même toit les fonctions résidentielle et productive (étable, grange, fenil) – fut recon-

33 Cf. Pier Giorgio Gerosa, Les Alpes comme aire de circulation des modèles architecturaux, in: Jean-François Bergier, Sandro Guzzi (éds), Die Entdeckung der Alpen / La découverte des Alpes, (coll. *Itinera*, fasc. 12), Basel 2002, pp. 284–290.

34 Cf. notamment Raffaello Ceschi, La «città» nelle montagne, *op. cit.*; Mercedes Daguerre, La costruzione di un mito. Ticinesi d'Argentina: committenza e architettura 1850–1940, Mendrisio 1998.

35 Diego Giovanoli, Costruirono la Bregaglia, Coira 2014; Giancarlo Gardin, Diego Giovanoli, Case di Engadina e Val Bregaglia, ville a St. Moritz, Milano 2002.

36 Philippe Martin, De Barcelonnette au Mexique et retour (pour certains). Histoire d'une émigration réussie, in: Le Globe. Revue genevoise de géographie 148 (2008), pp. 173–197 (190–192).

struit selon les principes de la planification urbaine. L'habitat a ainsi pris une forme orthogonale, avec une place centrale rectangulaire, alors que les maisons, inspirées par le classicisme tardif de l'Italie septentrionale,[37] ont dû respecter les nouvelles normes d'édification imposant une nette rupture avec les modèles des demeures «traditionnelles». Appliquées aussi à d'autres villages détruits par les incendies, ces formes urbanistiques et architecturales d'inspiration urbaine ont été perçues comme étrangères aux tissus des habitats précédents et fortement contestés par la population locale. À Zernez, la population a même rejeté le plan de reconstruction du village après qu'il eut été ravagé par un incendie en 1872,[38] l'*espace conçu* des urbanistes et des autorités cantonales étant en contraste avec les pratiques spatiales des habitants. Finalement, les modèles de la reconstruction des villages brûlés ont changé d'orientation lorsque l'influence du mouvement de protection des monuments et des sites historiques a favorisé l'adoption de modes de construction inspirés par la tradition locale; mais ce virage a été dicté davantage des conditionnements de l'espace *vécu* que des soucis envers l'espace *perçu*.

Des hiatus entre les représentations de l'espace et les pratiques spatiales locales se sont manifestés aussi dans la forme de la ruralisation de l'urbanité. On devine ce phénomène dans les régions alpines où la présence d'une aristocratie foncière a favorisé la diffusion de modèles architecturaux et de «constructions paysagères» qui expriment une ruralité dont les racines plongent dans la culture aristocratique urbaine. Le palais Vertemate-Franchi de Piuro, dans le Valchiavenna,[39] illustre ce modèle spatial. Bâti à la fin du XVIe siècle, le palais était la demeure d'une famille d'origine milanaise installée dans le Valchiavenna au cours du XVe siècle et qui, grâce aux activités commerciales, s'était hissée au sommet de l'échelle sociale régionale, en acquérant une place de premier plan au sein du patriciat local. Le Palais Vertemate-Franchi se démarque par son altérité par rapport au paysage rustique de la vallée, aussi bien en raison de ses volumes que des formes agraires et paysagères qu'il avait créé. En effet, la demeure prenait ses repères architectoniques dans les résidences de la noblesse vénitienne de la Terre ferme. En ce sens, elle exprimait l'appartenance de ses propriétaires au monde culturel et à la civilisation de la Renaissance tardive.[40] La famille adopta d'ailleurs les stratégies d'ascension sociale typiques de l'aristocratie foncière de l'Italie septentrionale en promouvant une politique matrimoniale faite d'alliances

37 Divers architectes et ouvriers de l'Italie septentrionale ont participé à la reconstruction de Lavin et d'autres villages engadinois détruits par les incendies. Cf. Nott Caviezel, Wie Phönix aus der Asche: neue Dörfer im Engadin, in: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte / Revue suisse d'art et d'archéologie 52/n°1 (1995), pp. 25-33 (27-28).

38 Cf. Nott Caviezel, Dorfbrände in Graubünden 1800-1945, Chur 1998.

39 Guglielmo Scaramellini, Il «Palazzo» Vertemate-Franchi di Cortinaccio in Piuro. Una villa rinascimentale suburbana nel cuore delle Alpi, in: Carlo Brusa (éds), Ville suburbane, residenze di campagna e territorio. Esempi in Lombardia ed Emilia Romagna, Varese 1989, pp. 139-159.

40 Fernand Braudel, Il secondo Rinascimento. Due secoli e tre Italie, Torino 1986.

avec les élites urbaines de Milan, de Gênes et de Venise, dans le but de reproduire le modèle économique et social de la *rifeudalizzazione*.[41] C'est dans ce projet social que résidaient les motivations à l'origine de la construction du palais. Loin d'être uniquement un signe ostentatoire de richesse, il était avant tout un système de production d'espace dont les fondements se situaient à la fois dans le modèle agraire des plaines de l'Italie septentrionale[42] et dans le modèle social de l'aristocratie foncière issue du monde urbain.

Une production d'espace similaire, fondée sur la ruralisation de l'urbanité, se dessine près de deux siècles plus tard dans le Val Bregaglia. Le *Palazzo Salis* de Bondo, bâti entre 1766 et 1775 par le comte Gerolamo, membre de la branche anglaise des Salis, est le produit d'une famille aristocratique grisonne, assimilée à la noblesse anglaise, mais qui gardait de nombreuses attaches avec sa vallée d'origine.[43] Placé à l'extérieur de l'habitat selon le principe anglais du «*splendid isolation*», le palais se situait délibérément en spectateur par rapport à la communauté rurale avoisinante. En outre, contrairement au palais Vertemate-Franchi, le palais Salis était une *villa di delizia*, une demeure pour la villégiature estivale.[44] En ce sens, son espace *vécu* traduisait une nouvelle pratique sociale destinée à souligner l'urbanité, et donc l'altérité de ses propriétaires par rapport à leur village d'origine.

L'urbanité alpine à l'âge de la modernité industrielle

L'urbanité tarie et la ruralité industrialisée

La crise qui a frappé le monde alpin à partir de la fin du XIXe siècle a pris diverses formes et a produit des conséquences disparates. Dans de nombreuses vallées alpines où l'émigration avait donné lieu à des modèles identitaires caractérisés par une forte urbanité, son déclin a favorisé le repli vers un système économique et productif plus introverti[45] qui a contribué à tarir l'urbanité telle

41 Guglielmo Scaramellini, Il «Palazzo» Vertemate-Franchi, *op. cit.*, p. 150.

42 Ce trait se concrétise, par exemple, dans la conduction des propriétés foncières du palais à travers des contrats de métayage alors que le modèle propriétaire de la région est celui de la petite exploitation paysanne basée sur les contrats emphytéotiques.

43 Cf. Diego Giovanoli, Introduzione, in: Diego Giovanoli (éds), Il palazzo Salis di Bondo, Bellinzona 2002, pp. 11-28.

44 Fernando Iseppi, Il palazzo Salis a Bondo, in: Quaderni grigionitaliani 72 (2003), pp. 221-226; Gavazzi Sara Beatriz, Le relazioni territoriali del sito edificato, in: Diego Giovanoli (éds), Il palazzo Salis di Bondo, *op. cit.*, pp. 29-85 (32). Même le palais de Bondo était enrichi d'un jardin à l'italienne dans lequel se trouvaient de nombreuses espèces végétales que les Salis achetaient auprès d'un jardinier et pépiniériste de Bâle.

45 P. P. Viazzo parle à cet égard de *ri-contadinizzazione* (re-paysannisation). Cf. Pier Paolo Viazzo, Comunità alpine. Ambiente, popolazione, struttura sociale nelle Alpi dal XVI secolo a oggi, Bologna 1990, p. 159.

qu'elle s'était développée dans les siècles précédents, tout en favorisant la construction de l'image d'une ruralité montagnarde pauvre, réfractaire à la modernité et condamnée à la marginalité.[46]

Dans les fonds de vallée, par contre, la fin du XIXe siècle a vu la naissance d'une «ruralité industrialisée» s'exprimant à travers l'agriculture intensive. La céréaliculture d'abord, puis la viticulture, l'arboriculture fruitière et les cultures maraîchères sont les signes les plus évidents d'un secteur marchand, en relation étroite avec la demande urbaine.[47] Cette évolution a favorisé, surtout à partir des années 1960–70, une hybridation paysagère, se manifestant dans l'installation de structures productives (serres, silos, pépinières hors-sol, dépôts, etc.), qui ont effacé les limites entre le paysage de la ruralité et celui de l'industrie.[48] C'est ce que releva l'écrivain tessinois Piero Bianconi au milieu des années 1970 en parlant de la plaine de Magadino,[49] tout en apercevant «[...] une parenté lointaine entre les modernes silos et les *torbe* [greniers] d'autrefois, la fonction étant la même [...]».[50] En d'autres termes, en dépit de leur contiguïté fonctionnelle avec les *torbe*, les silos ont contribué à la production d'un espace façonné par le système de production marchand et par le savoir des ingénieurs agronomes.

Dans certains cas, ces espaces ont aussi vu l'émergence de formes d'hybridation sociale qui ont permis de perpétuer la ruralité montagnarde grâce à l'intégration du travail industriel. Les paysans-ouvriers valaisans témoignent de cette alliance qui a trouvé un appui idéologique dans le monde politique conservateur pour qui les travailleurs préservant le contact avec la terre étaient aussi les garants de l'intégrité morale de la société locale. Les industries établies le long du Rhône préféraient d'ailleurs «emprunter» les paysans plutôt que les déraciner de leurs terres.[51] Finalement, pour les paysans-ouvriers, la signification

46 Anne-Marie Granet-Abisset, «Retard et enfermement». Érudits et historiens face aux sociétés alpines, XIXe-XXe siècles, in: Le Monde alpin et rhodanien 29/n°1-3 (2001), pp. 55-76.

47 Cf. Germaine Veyret-Verner, L'agriculture du Grésivaudan, in: Revue de géographie alpine 25/n° 2 (1937), pp. 273-346; Cinzia Lorandini, L'agricoltura trentina dalla coltivazione promiscua alla specializzazione produttiva, in: Andrea Leonardi, Paolo Pombeni (éds), Storia del Trentino, vol. VI, L'età contemporanea. Il Novecento, Bologna 2005, pp. 487–514; Luigi Lorenzetti, Between Conversion and Innovation. Alpine Fruit Growing in Trentino-South Tyrol and Valais, 1860–1960, in: Gérard Béaur (éds), Alternative agriculture: a reassessment of Joan Thirsk's concept, Turnhout 2020 p. 259–274.

48 Cf. Marius Schaffter, L'urbain et le rural dans les discours de l'aménagement en Suisse, in: Articulo – Journal of Urban Research 3 (2010) (e n ligne: http://journals.openedition.org/articulo/1562; DOI: 10.4000/articulo.1562).

49 «Les quelques constructions rurales modernes dénotent des formes et des allures déconnectées de celles tr aditionnelles; elles sont rationalisées selon les besoins et les pratiques de cultures modernes». Piero Bianconi, Divagazioni sull'architettura rustica, in: Scuola Ticinese 4/n° 42. (1975–1976), pp. 13–25 (22) (Trad. de l'auteur).

50 *Ibid.*

51 Cf. Maurice Zermatten, Les usines d'aluminium de Chippis, 1908–1958, Vevey 1958, p. 51. Sur les paysans-ouvriers du Valais, cf. aussi Régine Pralong, L'ouvrier-vigneron d' Alusuisse, in: L. van

de l'espace a continué à se référer à la ruralité même si les pratiques spatiales matérielles avaient désormais leur centre de gravité dans la modernité industrielle.

À la fin du XXe siècle, cette hybridation sociale s'est construite aussi sur la base d'une agriculture de montagne éprouvée par la mondialisation des filières alimentaires et intégrée dans un espace de plus en plus focalisé sur les valeurs paysagères et écologiques. Si d'une part l'agrotourisme qui s'est affirmé dans nombre de régions alpines (aussi bien d'altitude que de fond de vallée) répond aux nouvelles demandes touristiques, d'autre part il a été promu et soutenu par les politiques publiques destinées à assurer la survie économique des paysans, aussi bien de montagne que des aires périurbaines des fonds de vallée. Dans le Haut-Adige notamment, dès les années 1960 l'agrotourisme a été conçu par les politiques publiques et territoriales régionales comme la stratégie pour relancer l'économie des communautés alpines et l'agriculture de montagne.[52] Ceci a donné lieu à une ruralité dont la production agricole est devenue subsidiaire par rapport à la production de signification. En effet, les paysans de montagne ne sont plus reconnus seulement en tant que producteurs de biens mais aussi (et surtout) comme producteurs de produits-services diversifiés, qui touchent l'alimentation, la protection de la nature et des paysages, la détente et le tourisme[53].

L'urbanité conquérante et l'urbanité camouflée

Pour les Alpes, le tourisme n'a pas été seulement le vecteur de nouvelles ruralités. Il a surtout véhiculé une urbanité prescrivant ses normes et ses pratiques. Ce mouvement a suivi deux stratégies distinctes, mais qui reflètent la même attitude d'apprivoisement de la montagne à travers l'occultation de sa ruralité.

La première a ses origines durant la Belle époque lorsque le tourisme d'élite a inspiré l'implantation en montagne d'une architecture résolument urbaine, voire métropolitaine, permettant aux pratiques sociales de la bourgeoise citadine

Dongen, G. Favre, Mémoire ouvrière. Ouvriers, usines et industries en Valais à la croisée de l'histoire, de la mémoire et de l'art, Sierre 20 11, pp. 57–75; Luigi Lorenzetti, Destini periferici. Modernizzazione, risorse e mercati in Ticino, Valtellina e Vallese, 1850–1930, Udine 2010, pp. 230–233.

52 En 1973, le gouvernement provincial du Haut-Adige s'est doté d'une loi sur l'agrotourisme (tourisme rural) assurant des subsides aux paysans s'engageant dans cette activité. Cf. Daniela Tommasini, Geografia, paesaggio, identità e agriturismo in Alto Adige-Sudtirol, Milano 2012.

53 Anne Le Roy, L'agrotourisme et les dynamiques territoriales dans les Alpes, in: Daniel J. Grange (éds), L'espace urbain et la modernité. Bilans et perspectives au tournant du siècle, Grenoble 2002, pp. 137–143.

de s'exprimer.[54] Ensuite, à partir des années 1920, le changement des codes sociaux a laissé émerger de nouveaux rapports à l'espace, favorisant une relation plus directe avec la nature à travers les pratiques sportives. Leur production de signification a toutefois contribué à l'effacement des connotations culturelles de la nature.[55] La ruralité qui auparavant était au cœur de l'identité alpine a été occultée pour laisser la place aux paysages de la technique. Du point de vue esthétique, au même moment que la ville a naturalisé la montagne,[56] la modernité urbaine a dépouillé la dimension rurale des paysages alpins au profit de la seule dimension naturelle, le but étant de refonder le mécanisme du contraste complémentaire, à la base de l'esthétique du sublime. Dans le *sublime technologique*, la nature et la technique se sont ainsi compénétrés, en sublimant le regard antinomique de la ville sur la montagne,[57] même si, comme l'a relevé A. Berque, «c'est bien à partir de la campagne et de la ville que se sont institués les espaces sauvages [...]».[58]

Les modèles touristique des Trente glorieuses ont ultérieurement affiné et concrétisé cette «extension de la ville à la montagne», la production de savoir et de signification contribuant à modeler les pratiques spatiales matérielles typiques de l'économie fordiste.[59] Ces pratiques se sont toutefois exprimées avec des langages différents selon les contextes. Ainsi, dans les Alpes occidentales, les terres d'altitude sont devenues le laboratoire pour le *Mouvement moderne* à travers la réalisation *ex nihilo* de stations touristiques d'altitude pour les sports d'hiver; des stations qui se voulaient des villes fonctionnelles et autosuffisantes, entièrement conçues pour les pratiques sportives et l'accessibilité par les moyens de transport privés.[60] La fin de ce modèle est le résultat du déphasage entre les pratiques spatiales dont il était porteur à travers l'espace *conçu* et la production de nouvelles significations, désormais liées aux modèles de production post-fordistes. La deuxième stratégie s'est fondée sur la mise en scène du *typique* et

54 Cf. notamment la présence dans ces structures de systèmes techniques et de communication avancés (télégraphes, téléphones, illumination électrique, etc.) connectés à l'économie capitaliste urbaine de l'époque.

55 Bernard Crettaz, Dieci punti per reinterpretare una scoperta, in: Cotrao (éds), L'uomo e le Alpi, Quart 1993, p. 40; Antonio De Rossi, La costruzione delle Alpi. Il Novecento e il modernismo alpino (1917–2017), Roma 2016, pp. 28–34.

56 Cf. Alain Berque, Le rural, le sauvage, l'urbain, in: Etudes rurales 187 (2011), pp. 51–61 (en ligne: http://journals.openedition.org/etudesrurales/9367; DOI: 10.4000/etudesrurales.9367).

57 De Rossi, La costruzione delle Alpi, *op. cit.*, pp. 29–31.

58 Berque, *op. cit*, pp. 51–52.

59 Pour un survol général, cf. Caterina Franco, Dans le lieu et dans le temps. Pour une histoire environnementale des infrastructures touristiques des Alpes franco-italiennes (1945–1975), Grenoble 2019 (thèse de doctorat non publiée, Université de Grenoble–Alpes et Politecnico di Milano).

60 Antonio De Rossi, Architettura alpina moderna in Piemonte e Valle d'Aosta, Torino 2005, pp. 33–44; Caterina Franco, *op. cit.*

sur le processus de folklorisation des coutumes des sociétés de montagne[61] à travers la construction d'une ruralité domestiquée, enjolivée à l'usage des citadins. Les villages suisses présentés lors de diverses expositions mondiales ou nationales ont sublimé ce processus. Ils incarnaient l'image que la Suisse s'était donnée d'elle-même, c'est-à-dire un «village agricole et artisanal», dans lesquels les montagnes renfermaient et délimitaient l'identité nationale.[62] Dans ce processus, le chalet est devenu l'un des pivots de ce mécanisme. À travers le chalet, le transfert de l'urbanité à la montagne a adopté le langage du mimétisme. À partir de la fin du XIXe siècle, il a véhiculé, par le biais du tourisme résidentiel, un modèle d'habitation devant traduire les traits d'une ruralité «de façade»[63] du fait que les propriétaires n'avaient aucune familiarité avec l'espace où il se situait.[64] Les chalets réalisés par H. J. Le Même à Megève dans l'entre-deux-guerres[65] sont devenus l'archétype d'une forme de fruition individualiste de la montagne qui a eu son accomplissement dans l'essor des stations de «quatrième génération» où le style «néo-régionaliste» a accompagné le retour à la «station-village» confiant aux éléments formels (toiture à double pente) et aux matériaux (revêtements en bois et en lauze) se prétendant «traditionnels», l'image de la ruralité.[66] Dans les nouvelles «stations-villages», les maisons traditionnelles ont ainsi été remplacées par le chalet en devenant lui-même patrimoine alpin, c'est-à-dire l'héritier de la ruralité alpine.[67]

61 Cf. Bernard Crettaz, La beauté du reste. Confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes, Genève 1993.

62 Cf. Jacques Gubler, Nationalisme et internationlisme dans l'architecture moderne de la Suisse, Mendrisio 2012 (éd. or. 1975), pp. 31–53; Joëlle Salomon Cavin, Le modèle du village ou l'urbanisme contre la ville en Suisse, in: Arnaud Baubérot, Florence Bourillon (éds), Urbaphobie ou, La détestation de la ville aux XIXe–XXe siècles, Pompignac près Bordeaux 2009, pp. 273–284.

63 Cf. Michel Vernès, Le chalet infidèle ou es dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage, in: Revue d'histoire du XIXe siècle 32 (2006), pp. 111–136.

64 Sur la relation entre ruralité et familiarité à l'espace, cf. Jean-Pierre Guérin, Hervé Gumuchian, Ruraux et rurbains: réflexions sur les fondements de la ruralité aujourd'hui, in: Revue de géographie alpine 67/n° 1 (1979), pp. 89–104 (97–98).

65 Jean-Paul Brusson, L'invention du chalet. Henry-Jacques Le Même, architecte à Megève, in: Revue de géographie alpine 84/n° 3 (1996), pp. 41–50.

66 Yves Mercier, Le vernaculaire touristique: le touriste comme architecte. Promenade dans Valloire. Ou «du chaos apparent naît une cohérence impalpable», in: Revue de géographie alpine 90/n° 4 (2002), pp. 49–63.

67 Cf. Anne-Marie Granet-Abisset, Le «chalet alpin». La patrimonialisation d'un modèle architectural dans les stations d'altitude françaises depuis le XIXe siècle, in: Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen 16 (2011), pp. 111–132 (125); Thomas Antonietti, L'esthétique du tourisme. Manifestations de l'industrie des loisirs à Crans-Montana et à Zermatt, in: Thomas Antonietti, Marie Claude Morand (éds), Mutations touristiques contemporaines, Valais 1950–1990, Sion 1993, pp. 63–90.

Conclusion

En modelant la lecture de la structure spatiale autour du binôme «centre/périphérie», la modernité industrielle a construit une image antinomique du monde urbain et du monde rural. Le regard rétrospectif suggère toutefois que dans le cas de l'espace alpin, comme dans bien d'autres réalités géographiques, cette antinomie est imparfaite, voire inappropriée. À l'instar des paysages périurbains des fonds de vallée contemporains, même dans de nombreuses parties des Alpes préindustrielles les limites entre l'urbanité et la ruralité étaient loin d'être nettes et explicites.

En considérant l'espace à la fois comme le produit d'une dimension physique et de constructions mentales et culturelles, on a tenté de le questionner non pas comme le simple reflexe passif de tendances sociales et culturelles, mais comme un facteur constitutif de ces tendances.[68] Ce jeu d'interactions est à la base des diverses modulations de la ruralité et de l'urbanité qui se dessinent et s'entrecroisent dans l'espace alpin au fil du temps. Si la dimension à la fois matérielle et imaginaire de la ruralité a sollicité la production de diverses formes d'urbanité, celles-ci ont aussi façonné diverses formes de ruralité dont celles de l'hybridation paysagère. De ce point de vue, si les notions d'urbanité et de ruralité ont été mises en question dans leur dimension territoriale et paysagère, elles restent des catégories utiles pour lire les façons dont les individus et les collectivités ont construit (et continuent à construire) leur rapport à l'espace sur le plan des pratiques matérielles ainsi que des codes symboliques et des représentations. Les enjeux juridiques et juridictionnels pourraient, en ce sens, fournir des éléments pour une réflexion future permettant d'appréhender les formes d'appropriation de l'espace selon la perspective du monde urbain et du monde rural.

Luigi Lorenzetti, Laboratorio di Storia delle Alpi, USI-Accademia di architettura,
Largo Bernasconi 2, 6850 Mendrisio, luigi.lorenzetti@usi.ch

68 Cette perspective, inaugurée par Lefebvre, se retrouve aussi dans les principes du «*spatial turn*». Cf. Edward W. Soja, Third space. Journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places, London 1996.